

Ensuite est arrivée l'ère de la musique en ligne, téléchargeable, échangeable, accessible par l'intermédiaire de bases de données immenses. En quelques années, il est devenu possible d'écouter n'importe quel morceau. Nous avons été pris d'une envie boulimique de musique. Pour ceux qui, comme moi, étaient parfois prêts à passer un week-end à écumer les disquaires londoniens simplement pour tenter de dénicher une version convoitée d'un morceau de musique particulier, cet accès immédiat et instantané à des catalogues entiers pouvait donner le vertige. Pour profiter de l'ivresse qui accompagnait l'accès à cette musique dématérialisée, nous étions prêts à sacrifier les pochettes, la flânerie dans les rayonnages.

Paradoxe du langage, au moment où la musique cessait d'avoir un support pour n'être plus qu'information, les industriels du disque ont commencé à parler de contenu. Il fallait amener la musique chez les gens pour qu'elle soit une commodité comme l'eau du robinet, un flux qui passait par différents tuyaux pour arriver jusqu'à nos oreilles. Objets, jadis, d'un culte religieux, les morceaux de musique étaient devenus de la matière première qu'il fallait simplement produire, transporter et consommer.

Mais dans la mise en place de cette gigantesque architecture tubulaire pour l'acheminement de la musique, le dernier maillon, le robinet musical, avait été quelque peu délaissé. Une grande confusion régnait. À la maison, les uns écoutaient la musique sur les haut-parleurs de leur ordinateur personnel, les autres gravaient des CD pour les jouer sur leur ancien lecteur, d'autres transféraient les fichiers numériques sur leur baladeur personnel, puis posaient ce dernier sur une station d'accueil à côté de leur chaîne hi-fi, d'autres encore avaient installé une petite boîte près de leur télévision et,

